

Etre « cheval – lié »

Introduction

La légende templière dont a hérité toute la maçonnerie capitulaire veut que nous soyons désormais des chevaliers.

Peu importe, au fond, que cette légende ait un fondement historique précaire et incertain, ou qu'elle ne soit que l'expression de l'ambition restaurationniste de la Maison des Stuarts, nous sommes tous appelés, ici, des chevaliers, et il faut donc bien que nous en soyons véritablement, ou que nous aspirions à en être, de quelque manière.

De quelque manière symbolique qui reste à préciser, et dont je me propose de donner une illustration.

Le symbolisme du cheval

Il n'est pas de chevalier qui ne soit lié à sa monture, car sans ce lien, autant d'amitié que de domination domestique, c'est de *cheval-délié* qu'il faudrait parler.

Etre chevalier c'est d'abord être lié au cheval, être *cheval-lié*.

Ce lien vital, ce compagnonnage avec une noble monture, appelé un destrier, ce lien charnel où s'origine toute destinée chevaleresque nous propose de devenir un être nouveau, un être métamorphosé par la régence qu'il assure sur la fougue et l'impétuosité de l'animal sauvage.

Ainsi, celui qui a su mettre le meilleur du monde animal à son service, c'est à dire le domestiquer sans amoindrir ses puissances naturelles, se distingue avec fierté des hommes à pieds, des piétons et de la piétaille, qui demeurent limités au registre de leur propre énergie, privés de vitesse, et comme exilés des puissances supérieures du cosmos.

Notre imaginaire collectif occidental a conservé la mémoire d'un célèbre Centaure civilisateur, l'aimable Chiron, qui fut l'instructeur d'Achille et d'Esculape. Or, ce chevalier originel de la mythologie des anciens Grecs excellait tout aussi bien dans l'art de guérir que dans celui de tuer.

Cela indique qu'il y a un rapport analogique paradoxal entre la médecine et la guerre, en effet, dans les deux cas il s'agit d'une lutte à mener pour restaurer une intégrité menacée, ici, l'intégrité du corps physique et là, l'intégrité du corps social.

Le cheval est le fils des profondeurs océaniques, le compagnon de la guerre archétypique, le véhicule de la Lumière d'en haut. Dans l'antiquité romaine, Neptune, Mars et Minerve étaient les seules divinités qu'on pouvait honorer par une statue équestre.

Parce qu'il délimite le champ de polarité primordial entre l'abîme et le ciel, le Cheval occupe une place privilégiée dans le bestiaire des animaux psychopompes. Il est à l'horizon ce que le Dauphin est à la profondeur, et l'Aigle à l'altitude des sommets.

Il s'agit d'un symbolisme qui transcende les cultures, c'est ainsi que dans les confréries taoïstes, les nouveaux initiés y sont de « jeunes chevaux », et le Maître, un « marchand de chevaux », qui « lâche les chevaux » quand il assemble sa communauté.

Dans de nombreux rites de possession, notamment ceux du *vodun* du Bénin, les postulants se font « chevaucher » par les Esprits, et deviennent ainsi leur monture extatique.

Le tambour des chamanes yakoutes est tendu d'une « peau de cheval » et leur canne est une « canne chevaline », ce qui rappelle la puissance

merveilleuse que l'occident médiéval accordait à la très chaste et fugitive Licorne.

Par une inversion dérisoire, le cheval - horse, horses - est devenu l'appellation argotique d'une substance psychotrope particulièrement toxique, l'héroïne, ainsi nommé en allusion ironique à l'exaltation furieuse des Héros de la mythologie grecque.

Chez les Compagnons, le cheval est le nom de leur passeport, ce document d'identité initiatique qui leur permet de voyager en toute sécurité. Passeport et véhicule, le cheval permet de transgresser ce qui fixe, ce qui fige, ce qui coagule. En ouvrant « les portes de la perception », il permet aussi de nous conduire sur le chemin du non-né, du non-manifesté, de l'innommable.

Il est ainsi significatif que la plupart des eschatologies religieuses promette le retour d'une divinité équestre : le Bouddha, le Christ, Mahomet reviennent à la fin des temps, montés sur un cheval blanc pour manifester ainsi, dans la gloire, la transfiguration définitive du cosmos.

La conquête et la maîtrise du cheval s'assimile à l'Eveil libérateur qui délie les créatures de leur pesanteur terrestre, et les restitue à leur transparence originelle. Dans la mythologie antique, Bellérophon chevauchant Pégase terrasse la Chimère.

La « conquête du cheval » est, en quelque sorte, le grand œuvre initiatique. Cela est manifeste dans la tradition taoïste, sans doute parce que la Chine antique avait une culture à dominante aristocratique et équestre. Au Japon, c'est un taureau sauvage qu'il fallait apprivoiser et blanchir, alors qu'aux Indes il fallait domestiquer la force titanesque de l'éléphant. Une autre expression initiatique de l'Orient parle même de « chevaucher le tigre ».

Mais peu importe – au fond - que l'animal psychopompe de la Voie initiatique soit un cheval, un buffle, un éléphant ou un tigre puisqu'il est toujours une « monture sauvage » destinée, en tant que telle, à être chevauchée.

L'action de chevaucher

Après ce rapide survol de la symbolique du cheval, qu'en est-il maintenant de l'action de chevaucher ? Le chevalier - en effet - n'est pas simplement lié à son cheval, au sens de « posé dessus », mais il le monte, le maîtrise et le guide.

On pourrait dire qu'un chevalier est celui connaît à la perfection l'art du déplacement.

Chevaucher c'est savoir s'orienter dans l'espace, choisir l'itinéraire convenable ou propice, c'est aussi s'orienter dans le temps en déterminant l'allure, en choisissant le pas, le trot ou le galop.

C'est aussi, pour franchir un obstacle inattendu, savoir soulever sa monture comme en lui donnant provisoirement des ailes.

L'action coordonnée sur le lieu, la distance et le rythme appartient en propre à l'art du guerrier, mais elle appartient également à l'œuvre hermétique comme on le voit dans tous les vieux traités d'alchimie.

C'est pourquoi n'importe quel art martial traditionnel repose d'abord et fondamentalement sur une « alchimie interne », c'est-à-dire une maîtrise du souffle et des énergies du corps, comme de celles de l'esprit.

Après cela, et en second lieu, la réussite d'un combat ou d'une bataille dépend de la maîtrise du déplacement, de la vitesse d'exécution de l'attaque et, pour finir, de l'intention profonde de la frappe, de sa force, de sa spontanéité, de sa détermination sans faille.

Mais pour maîtriser l'art du déplacement efficace, encore faut-il savoir se tenir, en permanence, au centre de l'action, et pour cela se tenir d'abord – et quoiqu'il advienne - au centre de soi-même.

A cet égard, l'attitude droite, rectrice, profondément centrée ne peut jamais être le résultat d'une rigidité du corps ou de l'esprit.

Toute fixité qui tend à contraindre l'inattendu est source de déséquilibre.

Le chevalier s'avance d'autant plus librement qu'il est « ouvert », disponible, vide de stratagème préconstruit, dégagé de tout principe appliqué mécaniquement, seule son intention irrésistible de « vaincre ou mourir » doit le soutenir et structurer sa spontanéité.

Une des postures de base du Karaté-Do, qu'on retrouve dans de nombreuses pratiques, est le KIBA – DACHI ou posture du cavalier. Il s'agit d'une posture d'enracinement destiné à se garder de toute attaque de front ou de côté, en se reposant sur son propre centre énergétique, son HARA, dans une attitude vigilante, prêt à tout, sans abandon de tonus, ni sans la moindre tension musculaire inutile.

Pour un chevalier, c'est avant tout, et quelles que soient les circonstances, posséder une assise ferme, souple et inébranlable, être – pour le dire plus simplement - parfaitement à l'aise dans son assiette.

Conclusion

Pour conclure, on pourrait se demander si la posture du cavalier, tout comme celle du chevalier ne seraient pas fondamentalement de la même nature que celle de la méditation assise ?

Chacun sait l'influence des traditions guerrières féodales sur l'esprit du bouddhisme zen japonais, et réciproquement d'ailleurs.

Rappelons qu'à la Grande Epoque, il n'était pas rare que de grands Maîtres de sabre soient également des Maîtres de méditation, et parfois même encore des Maîtres de calligraphie.

Pour ma part, j'ai la faiblesse de croire que l'esprit chevaleresque, qui doit nous « habiter », se trouve moins dans l'improbable restauration d'une chevalerie militante, à l'image des grands ordres équestres du Moyen-âge, que dans l'actualisation – ici et maintenant – d'une

rigoureuse discipline posturale afin de savoir faire face, avec courage et sérénité, à toutes les incertitudes qui pèsent sur le devenir de notre monde contemporain.

L'attitude chevaleresque est requise partout où nous sommes confrontés à la pesanteur des conformismes grégaires, elle est également requise chaque fois que les normes régulatrices qui favorisent le « bien commun » et le « vivre ensemble » sont mises en cause ou sont menacées de disparaître.

Finalement, la chevalerie est un « ethos », une manière particulière « d'être dans le monde » qui se propose – comme vocation initiatique - d'y maintenir et d'y promouvoir constamment des relations harmonieuses et pacifiques avec l'ensemble de ceux qui y habitent et dont nous partageons l'existence.

Et cela concerne l'ensemble de la Nature. Car en un sens, beaucoup plus radical ou principiel, cette chevalerie éthique est indissociable d'une vision écologique du monde.

Philippe Duc-Maugé

9 décembre 2017

« La Source » et « Septem Gradus »

Bibliographie :

La Voie du Chevalier (Pratique de la méditation laïque)

Fabrice MIDAL

Petite Bibliothèque Payot

Février 2016

